

Tel était le véritable caractère dans ce moment des différentes écoles socialistes, proclamant la République avec les républicains. Aucune de ces sectes aucun de ces chefs d'idées n'avait dans la pensée de pousser la République aux bouleversements aux violences, au sang, pour trouver dans ces ruines et dans ce sang le problème victorieux de leur école. L'histoire ne doit pas calomnier des pensées qui devinrent des factions plus tard ; mais qui alors n'étaient que des espérances. elle doit dire ce qu'elle a vu, à l'honneur, à l'excuse, comme à la condamnation des socialistes.

VI.

Un enthousiasme sincère et religieux dans le plus grand nombre avait saisi en ce moment les socialistes des différentes sectes. il soulevait les maîtres et les disciples au-dessus des mauvaises pensées, des abjectes ambitions, et plus encore des férociétés d'esprit qu'on leur a imputées depuis. l'enthousiasme sanctifie momentanément les cœurs. celui des socialistes et principalement des adeptes de Fourier et de Raspail était enflammé jusqu'à l'extase. le moule du vieux monde leur paraissait s'être miraculeusement brisé tout à coup devant eux. Ils espéraient tous jeter plus librement le monde renouvelé dans un moule plus ou moins conforme à leur pensée. Cette joie faisait éclater leur cœur. il n'en sor-

fait alors que des effusions de sentiments humains, fraternels, indulgents pour le passé, respectueux pour les droits acquis, réparateurs des iniquités sociales, préservateurs pour le riche, providentiels pour le prolétaire. Ils offraient leur concours, leur influence, leurs veilles, leurs baïonnettes, leur sang aux membres du gouvernement pour les aider à maintenir l'ordre, à humaniser la révolution, à discipliner la République à défendre les industries, les terres, les propriétés. ils voulaient une transformation graduée et rationnelle, non un cataclysme. il ne sortait pas de leurs lèvres dans ces premières heures d'explosion où l'âme se révèle, un mot de colère de vengeance, de ressentiment, de division entre les classes. il n'en sortait pas un mot qui ne pût être enregistré à l'honneur du genre humain. leur physionomie, leurs yeux. leurs larmes, leurs gestes attestaient la sincérité de leurs paroles. ils ne songeaient certes pas à les démentir le lendemain par leurs actes. Voilà le témoignage. les membres du gouvernement qui leur sont le plus opposés comme théorie, le doivent à l'histoire, aux hommes, à Dieu.

VII.

Le troisième parti était celui qui conspirait déjà avant qu'elle fût accomplie contre la révolution qu'il avait faite.

Il importe à l'histoire à la nation et à l'humanité de bien analyser les éléments de ce parti. il a perdu la première république en s'y mêlant. il aspirait dès la première nuit à perdre la seconde. ce parti existe partout comme élément de désordre et de crime, l'écume des peuples : il n'existe qu'en France comme parti théorique et politique : le terrorisme. Voici sa source.

La première révolution française, philosophie d'abord, combat ensuite entre le passé et l'avenir, eut des luttes terribles à soutenir et à livrer pour conquérir sur l'aristocratie, sur le despotisme, et sur l'église en possession du vieux monde, l'égalité, la liberté, la tolérance, et la portion de vérités applicables que la raison française moderne voulait faire passer dans la législation et dans le gouvernement. dans cette triple guerre civile des idées, des consciences, et des intérêts, qui dura de 1789 à 1796. tous les éléments bons ou mauvais d'une révolution furent soulevés, mêlés, confondus. les philosophes, les législateurs, les orateurs, les soldats les tribuns de la révolution combattirent généreusement d'abord chacun avec ses opinions, chacun avec ses armes. Mais les événements bouillonnèrent, la colère, la violence, la tyrannie, la cruauté, le crime révolutionnaire prirent leur rôle dans les jours sinistres. les dictatures de la démagogie, les proscriptions, les confiscations, les échafauds, les supplices, les as-

sassinats en masse enfin, comme ceux de septembre, eurent leurs journées et leur année dans la révolution. Ces éclipses de la justice et de la modération de l'humanité effrayèrent le monde, dépopularisèrent la république, déshonorèrent le peuple. elles réjouirent certains esprits dérégés et certains cœurs pervers. Danton un jour fatal à son nom, Marat et ses complices toujours, Saint-Just quelquefois, excusèrent le crime. ils le glorifièrent comme un instrument de l'audace. ils le vantèrent comme une victoire de la logique sur la pitié, comme un triomphe méritoire de la volonté sur la conscience. le genre humain les laissa frapper et parler, et l'horreur de l'histoire réfuta leurs sophismes. Quand on analyse aujourd'hui de sang-froid leur théorie du prétendu salut de la république par le crime. on trouve que la république de 93 ne doit rien à ces crimes si ce n'est la chute du principe, la réprobation des moyens, l'ajournement de la vraie république et le despotisme d'un soldat.

Mais le sophisme plaît aux hommes tantôt comme une nouveauté de l'esprit. tantôt comme une audace de la conscience. tantôt enfin comme un défi au sens du vulgaire. A peine le sang de la révolution était-il étanché qu'il se trouva des publicistes et des historiens, les uns pervers, les autres fatalistes, les autres seulement complaisants pour le sophisme qui reprit à froid les bouillonnements de Danton

et les aphorismes de Saint-Just pour en faire la théorie des révolutions et le système surhumain de l'histoire. ils affectèrent une pitié superbe pour les scrupules de l'honnêteté et de l'humanité. ils attribuèrent aux hommes d'État en temps de révolution je ne sais quel droit suprême de contraindre, de proscrire, d'immoler leurs ennemis ou leurs rivaux. droit qui les plaçait selon eux non-seulement au-dessus de toute justice écrite mais au-dessus même de l'équité. ils renversèrent la nature pour donner crédit à leur système historique. ils donnèrent l'apothéose aux bourreaux, le mépris aux victimes. Cette école se multiplia pendant la restauration, et pendant le gouvernement de Louis-Philippe. l'opposition popularisa le sophisme. l'immoralité l'accueillit. l'imitation le propagea. l'arrière-goût du crime qui se cache au fond de certaines âmes, s'en réjouit. supprimer le remords ce n'était pas assez, il fallait sanctionner le forfait, on arriva jusqu'à cette hauteur dans l'absurde, des générations d'esprit furent nourries de ces idées. Les natures fausses les répandirent, les natures faibles les subirent, les natures perverses les convertirent en plan de gouvernement et en férocité d'esprit.

VIII.

C'est de là qu'était né en France non le parti ré-

publicain que soulevaient d'horreur de pareilles théories. mais le parti conventionnel et terroriste qui avait pour mot d'ordre la Convention et pour idéal la Terreur.

Ce parti laissait transpirer ces idées dans ses écrits, dans ses journaux et dans ses discours publics, il devait les dévoiler et les commenter plus àprement encore dans quelques-uns de ses conciliabules et dans ses associations souterraines. Là les noms de révolution et de république n'étaient plus comme dans les conseils des vrais républicains le synonyme de la liberté, de l'égalité, et de la moralité des citoyens sous un gouvernement de raison et de droits unanimes. la révolution et la république signifiaient le triomphe violent d'une partie du peuple sur la nation tout entière. La domination vengeresse d'une seule classe sur les autres classes. la tyrannie d'en bas, substituée à la tyrannie d'en haut. L'arbitraire pour loi, le ressentiment pour justice, la hache pour gouvernement.

Ce parti avait pour armée, outre ses adeptes enrégimentés et fanatisés dans quelques sections, toute cette partie ignorante, flottante et dépaysée de la population déclassée des grandes capitales. population qui se soulève aux bouillonnements de la société et qui couvre tout à coup la surface des rues et des places publiques de ses misères, de ses hillons et de ses agitations. C'est le tort de l'ancienne

société de laisser sans lumière, sans organisation, et sans bien-être, ce résidu souffrant des populations urbaines, les grands vices germent dans les grandes misères. tout ce qui croupit se corrompt, le crime est un miasme de l'indigence et de la brutalité. la république est faite pour éclairer, assainir et améliorer ces masses.

Telle était l'armée de ce parti. il avait pour drapeau, le drapeau rouge.

Vaincu le soir dans les dernières convulsions de l'Hôtel de Ville par la résolution du gouvernement provisoire, par la coopération énergique de Lamartine, et par ses discours. le parti terroriste s'était retiré silencieux non résigné. il avait renoncé pour le moment à disputer l'empire au gouvernement installé par la double acclamation de la Chambre des députés et de la place de Grève, il n'avait point de noms à opposer à ces noms populaires de Dupont de l' Eure, d'Arago, de Ledru Rollin, de Marie, de Crémieux, de Lamartine. les uns illustres par les luttes parlementaires les autres par les lettres, ceux-ci par la science, ceux-là par le forum, quelques-uns par toutes ces célébrités à la fois, d'autres par la vertu publique cette illustration de la conscience première des popularités. des noms obscurs ou connus seulement des sectionnaires dans l'ombre de leurs sections auraient jeté l'étonnement, l'hésitation, et peut-être l'effroi dans les départements. La République aurait

reculé d'incrédulité au premier pas. il fallait des garants et des parrains à ce gouvernement nouveau pour qu'on crût à sa réalité, et pour qu'on se confiât à sa parole.

Le parti terroriste était malgré lui forcé de sentir cette vérité. il avait bien l'ambition de s'emparer du pouvoir. il le voulait pour lui seul. il n'admettait ni paix, ni concorde, ni tolérance pour la garde nationale, la bourgeoisie, les départements, le clergé, la grande ou petite propriété, tout ce qu'il appelait l'aristocratie. son régime prémédité n'était qu'un universel ostracisme. mais il avait la conscience de l'horreur qu'il allait inspirer à la France en se produisant au grand jour. il résolut en désespoir d'audace de s'imposer sous l'anonyme à la France, en montrant ses forces le lendemain, en exerçant sur la capitale la fascination de la terreur, sur le gouvernement provisoire la pression de ses armes, en intimidant ses membres ou en les précipitant, en introduisant quelques-uns de ses chefs dans le sein du gouvernement, et en forçant enfin la République à prendre dès le premier jour le drapeau rouge, en signe d'acceptation de ses pensées et de complicité à sa domination.

Les agents de ce parti s'étaient entendus pendant la nuit et répandus avant le crépuscule dans les conciliabules de conspirateurs, repaires de vices, dans les quartiers de l'indigence et de l'ignorance,

pour y soulever et pour y recruter les éléments d'un second flot révolutionnaire qui emportât ce que le premier flot national avait respecté, et qui démolît ce que la modération du peuple avait fondé.

IX.

Ils n'avaient que trop bien réussi. La fermentation générale servait leurs desseins. tous les éléments sains et corrompus de la population étaient remués jusqu'au fond et confondus dans le bouillonnement des événements. il était facile de leur imprimer une impulsion nouvelle et de diriger ensuite à son gré une immense sédition, savante et audacieuse dans ses chefs, aveugle et involontaire dans les masses. On pouvait sous prétexte d'achever la révolution entraîner ce peuple à la dépasser et à la détruire. tel était l'espoir des terroristes.

Il y a toujours deux peuples dans un peuple. ou plutôt quelle que soit l'égalité dans les droits, il y a toujours inégalité dans les mœurs et dans les instincts. L'homme le plus vertueux porte dans sa nature certains éléments de vice et même certaines possibilités de crime qu'il subjugué et qu'il anéantit en lui par sa vertu. L'humanité est faite comme l'homme. elle n'est que l'homme multiplié par millions. Le crime est un élément de l'humanité. il se retrouve dans une fatale proportion dans toute

agglomération de peuple. c'est pour cela qu'il y a des lois et des forces publiques.

C'est cette partie vicieuse, féroce d'instincts et criminelle du peuple, que le parti terroriste appelait en aide à ses théories ce jour-là. il lui montrait l'abaissement de toutes les classes aisées comme une vengeance, le désordre comme un règne, la société comme une proie, l'expropriation comme une espérance, la suprématie d'une classe sur toutes les autres, comme la seule démocratie réelle; la confiscation, la proscription comme ses armes légitimes. une Convention dominée par la démagogie de Paris comme la République. les tribuns pour législateurs, les bourreaux pour licteurs, la hache révolutionnaire pour dernière raison, pour seule conscience du peuple victorieux.

X.

Les hommes qui entendaient ainsi la République étaient peu nombreux. c'étaient des conjurés jeunes pour la plupart, pâlis dans les veilles des sociétés secrètes, exaltés par les conciliabules nocturnes. sans pudeur, et sans responsabilité dans ces réunions où tout est fiévreux. empoisonnés dès leur enfance par ces évangiles de la terreur, où Danton ou Saint-Just sont défiés l'un pour son audace dans le meurtre, l'autre pour son sang-froid dans l'im-